

## Le cœur à l'aiguille

La photo serait belle, assurément.

Tout y était : la lumière, le modèle, confondante de fraîcheur et de naturel, et jusqu'aux arbres empourprés qui palpaient de couleur sous le ciel transparent. Avec l'eau du canal en arrière-plan, le cliché final aurait les teintes chaudes d'un tableau d'Alexander Young Jackson, l'éclat d'un automne de feu sur les bords de l'Ontario.

La mariée s'était d'abord appuyée contre le tronc du chêne, si large qu'il dépassait de chaque côté de ses hanches. Les mains dans le dos, comme une enfant punie, la tête légèrement tournée vers le sol, elle grattait la terre meuble du bout de son escarpin. Quand elle avait enfin levé les yeux vers lui, l'air de lui demander : « Dois-je sourire, maintenant ? », il avait déclenché l'obturateur et c'est ce regard interrogateur qu'il vit en premier lieu, lorsqu'apparut le cliché sur l'écran. Deux grands yeux sombres au trait de khôl, cils recourbés, d'authentiques yeux de biche surmontés d'épais sourcils très noirs. Le reste semblait comme découler de ces yeux-là qui prenaient toute la place, qui captaient toute la lumière : la peau brune piquetée de chair de poule, la coupe rétro de la robe qui, après l'étranglement de la taille, s'évasait en corolle jusqu'aux genoux, le rideau noir de ses cheveux lui tombant sur l'épaule. C'étaient le feu, le blanc, le noir se répondant aux quatre coins de l'écran.

Il zooma. La photo était nette. Parfaite. Une parfaite photo pour une parfaite journée de noces.

Il pouvait s'estimer satisfait. La séance était maintenant terminée. Il commença à replier le pied de l'appareil. L'air était très doux et son blouson doublé lui tenait trop chaud. De retour chez lui, il boirait une bière bien fraîche, tout droit sortie du frigo, et profiterait de la chaleur de cet été qui n'en finissait pas.

La mariée s'était à présent avancée vers l'écluse. Le soleil tombait de biais sur son visage, l'illuminant mais à peine, jetant des notes de clarté de-ci delà, par petites touches impressionnistes. L'un de ses talons était maculé de terre. Il allait le lui signaler mais quelque chose dans le maintien de la jeune femme, son immobilité peut-être, ou son regard absent, l'en dissuada. Il rangea ses affaires sans se presser, jetant de temps à autre un coup d'œil à la mariée, toujours debout près de l'écluse. Son ombre s'étirait sur l'eau et se ridait à chaque souffle de vent. Elle ne frissonnait même pas dans le soir tombant. Il la salua, elle sembla ne pas entendre ; alors, avec un haussement d'épaule, il monta dans sa camionnette. Lorsqu'il prit le virage de la nationale, elle n'avait pas bougé.

*La mariée se tenait debout dans la lumière rasante d'un automne trop doux pour la saison,  
en robe blanche en robe noire  
et en escarpins tout crottés  
sur sa peau bistre un gant ivoire  
et ses yeux perdus au lointain.*

\*\*\*

Vingt-deuxième lettre.

L'aiguille ne voulait pas.

Leila forçait, l'index et le pouce acharnés sur la pointe, mais rien à faire. C'est le papier qui résistait – trop épais. Il allait falloir s'armer d'une aiguille plus grosse pour ce carré-là, sans quoi elle finirait par tout déchirer. Les autres avaient pourtant cédé du premier coup comme un tissu souple, et reposaient, assemblés par carrés de quatre, sur le guéridon. Leila suivait un plan précis, elle s'était même dessiné un patron. Il avait fallu prendre les mesures exactes, compter le nombre de lettres, 56, et les figurer en miniature sur la grande feuille déployée devant elle. C'était au mois de juillet, pendant la canicule. Elle se souvenait encore de ses gestes lents dans la touffeur de l'appartement. Pas un souffle d'air, juste les cris des

enfants énervés dans la cage d'escalier. Elle avait dû renoncer au ventilateur qui éparpillait ses découpages et s'était contentée, à chaque tintement du carillon, de se tamponner le visage et les avant-bras avec un carré d'éponge. Ses cuisses se décollaient à chaque fois de sa chaise avec un *squick* disgracieux. Lorsqu'elle relevait la tête, elle voyait par les fenêtres grand ouvertes les arbres malingres du Square des Oiseaux – quels oiseaux, bien malin qui aurait pu le dire, elle-même n'en avait jamais vu un seul dans ce parc - et les enfants qui se brûlaient les genoux sur le métal du toboggan. Elle avait traversé l'été les ciseaux à la main, recluse dans son salon.

Plusieurs mois avaient passé depuis, durant lesquels elle avait entrepris de classer toutes les lettres. L'assemblage n'avait débuté qu'au premier jour du Ramadan. Fil noir, fil blanc, dès que l'obscurité baignait la pièce, elle se préparait un thé très sucré et se mettait à l'ouvrage en grignotant des douceurs. Fil blanc, fil noir, l'aiguille piquait et transperçait, Leila alternait les motifs. La séance de couture prenait fin quand, les yeux brouillés de larmes, de toujours plus de larmes, elle finissait par se piquer le doigt plutôt que le papier. Certains soirs, quand il fallait assembler certaines de ses lettres, et ces mots qu'elle connaissait par cœur à force de lecture, elle ne pouvait pas coudre plus de deux carrés, et abandonnait le tout, fil, aiguille, ciseaux, papier, sur le guéridon brillant.

La vingt-deuxième lettre était datée du 16 avril. « Leila, mon bonbon. Sèche tes larmes. Aujourd'hui, il fait encore plus chaud que mardi et je pense à toi. » En guise de signature, un triangle pointe en bas. Il signait toujours ainsi, c'était leur rituel. ▽ pour Dan. Pourquoi il avait utilisé du papier si épais ce 16 avril, elle n'en avait pas la moindre idée. Toutes ses autres lettres étaient écrites sur des carrés de papier au format post-it, du papier blanc très fin, si fin même qu'en les retournant, on devinait l'empreinte du stylo, comme un embossage.

Leila poussa un soupir et se leva pour attraper une aiguille plus épaisse. Ce carré-là, plus résistant que les autres, qui lui avait donné tant de mal, elle le placerait sur son sternum, entre ses seins. Il soutiendrait l'ensemble, il serait comme la pierre d'angle de son petit monument personnel.

29<sup>ème</sup> lettre : « Ma douce, je préfère ne pas te parler de ce qui se passe ici. Encore un mois. Un mois et je suis à toi. »

Celle-là, la lettre de l'attente, lettre de la patience, elle la porterait entre les omoplates. Comment cette idée de se fabriquer une robe de mots était-elle née, elle ne saurait le dire, Leila. Sans doute avait-il fallu tromper le désespoir. La prostration et le déni n'étaient pas un asile, jamais. Il fallait se lever, il fallait ouvrir les volets, sortir et s'occuper, il fallait écrire, et manger et sourire et saluer les voisines comme si de rien n'était, quand tout saignait à l'intérieur d'elle-même. Il fallait construire à présent, et rassembler les morceaux de son existence en miettes. Les reprendre à l'aiguille, les ramasser au fil, en suivant les courbes d'un patron de robe. Suturer la douleur pour la faire taire enfin.

35<sup>ème</sup> lettre : « Prépare ta robe. J'ai ma permission... »

Alors elle l'a préparée, de jour comme de nuit, sa robe de mariage, avec ses mots à lui, et si elle le pouvait, elle les coudrait à même sa peau, elle se les tatouerait à l'aiguille et au fil, sur les seins et sur les hanches, pour en sentir la morsure en elle, pour ne jamais être distraite de lui. Elle graverait leur promesse tout contre elle, au plus près, au plus intime, et scellerait pour l'éternité leur amour à l'aiguille.

Alors elle l'a préparée, sa belle robe, faite de phrases écrites à l'encre noire d'une main maladroite et elle a patiemment assemblé les petits carrés blancs jusqu'au dernier coup d'aiguille, le voilà, au fil noir, ne restait plus qu'à consolider le tout avec un peu de vernis-colle avant de pouvoir revêtir cette tenue d'épousée.

La robe était prête, enfin. 56 bouts de papier, 56 fragments blancs, 7 mois de vie à distance, de paroles de miel échangées entre Khartoum et Paris par-delà les fuseaux horaires. Elle porterait sur elle les preuves de son amour, sa peau serait à nouveau caressée par ses mots, ses mots comme des mains, et son corps se glisserait dans le fourreau très chaud des paroles de son amoureux.

Cette robe couleur de jour et couleur de nuit, couleur de neige couleur de suie, faite de l'encre de leurs missives, elle la passerait bientôt et c'en serait fini du deuil, elle revêtirait l'habit de fête, l'habit des noces avec l'au-delà. Et pourtant, à chaque coup d'aiguille, ce n'est pas la consolation qui prenait forme, c'est son cœur qu'elle trouait de part en part,

c'est sa blessure qu'elle labourait. Au lieu de la suturer de fil blanc et de fil noir, elle la ravivait dans la nuit.

\*\*\*

Le soir tombait sur le canal. La terre semblait s'ouvrir pour laisser monter le brouillard. Leïla scrutait sa robe, suivant du doigt chacune des lignes écrites par Dan.

En guise d'ourlet, elle avait orné le bas de la robe d'un large ruban noir où elle avait écrit :

j'ai reprisé mon cœur j'ai cousu mes blessures ou les ai agrandies je n'en suis plus très sûre  
j'ai piqué à l'aiguille fil noir fil blanc fil noir  
de midi à minuit  
voilà que vient le soir

Le vent se leva, l'ourlet frissonna. De la main de Leïla s'échappa la dernière lettre, celle qui était restée au fond de la boîte une fois la robe terminée. Une lettre au format A4 bariolée d'un logo de couleur, une lettre très officielle qui se posa sur la surface toute ridée du canal. Avant d'être engloutie sous le poids de l'eau, la missive se gonfla en son centre et quelques mots dactylographiés se détachèrent :

mort au combat

puis une ride d'eau légère submergea les caractères d'imprimerie.

Leïla le regarda sombrer lentement et s'éloigna en laissant dans la terre l'empreinte de ses escarpins blancs.